

## Le Cénacle pendant la Première Guerre mondiale (1914-1918) :

### 1) Rappel des événements :

La Première Guerre mondiale est déclenchée suite à l'assassinat de l'héritier du trône de l'empire d'Autriche-Hongrie, l'archiduc François-Ferdinand, par un nationaliste serbe, le 28 juin 1914. Mais cet événement n'est que le détonateur d'une situation explosive en Europe depuis la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, faite de tensions dues à l'expansion des nationalismes et à la montée de l'impérialisme. En représailles à cet assassinat, l'Autriche-Hongrie déclare la guerre à la Serbie le 28 juillet, et l'Allemagne fait de même avec la France le 3 août. Cette dernière fait partie de la Triple-Entente avec le Royaume-Uni et la Russie, tandis que l'Allemagne forme avec l'Autriche-Hongrie et l'Italie (jusqu'à son changement de camp en 1915) la Triple-Alliance. C'est presque toute l'Europe qui est plongée dans la guerre.

Très vite, les armées françaises, belges et britanniques reculent devant les troupes allemandes. Dès le 25 août 1914, celles-ci entrent à Bruxelles suite au refus de l'ultimatum adressé au gouvernement qui vise à laisser l'armée allemande passer librement en Belgique, et occupent la plus grande partie du pays jusqu'à la libération du territoire par les Alliés en 1918. En octobre commence la « course à la mer », et les Allemands tentent plusieurs offensives, notamment lors de la sanglante bataille des Flandres. Cette dernière marque la fin de la guerre de mouvement, car le front se stabilise sur près de 800 kilomètres, de la Suisse à la mer de Nord, et le début de la guerre des tranchées. La bataille de Verdun, déclenchée par l'état-major allemand qui veut « saigner à blanc » l'armée française et qui s'étend de février à décembre 1916 est le principal événement de cette année. A l'issue de la bataille, les pertes sont considérables puisque 62 000 hommes sont tués, 101 000 portés disparus et plus de 200 000 blessés, et 22 millions d'obus ont été tirés. En revanche, le gain de territoire est nul pour les deux armées. Le 2 avril 1917, les États-Unis sortent de leur neutralité en s'engageant aux côtés de la Triple-Entente. Mais malgré leur participation 1917 est une année difficile qui connaît une crise dans tous les secteurs et voit les premières mutineries dans les troupes françaises suite à l'offensive du Chemin des Dames qui a coûté la vie à 270 000 Français. En 1918, l'armée allemande est en perte de vitesse et tente des dernières offensives en juillet en Champagne. Après cet échec, elle n'est plus en mesure de lancer une opération offensive et demande à signer l'armistice. Il est signé dans la forêt de Compiègne à côté de Rethondes le 11 novembre 1918. Le traité de Versailles signé en juin 1919 met une fin définitive au conflit en stipulant la responsabilité de l'Allemagne et en lui enlevant 1/7<sup>e</sup> de son territoire, dont l'Alsace et la Lorraine qui sont restituées à la France. Au total, ce conflit a coûté la vie à 10 millions de personnes, essentiellement des militaires, dont 1,7 millions d'Allemands et 1,3 millions de Français, tandis que 6 millions de soldats ont été gravement blessés.

### 2) Le Cénacle belge dans la tourmente :

À l'époque de la déclaration de guerre, il faut avoir en tête que le Cénacle survit clandestinement en France, depuis la suppression des congrégations religieuses en 1901, grâce à des sœurs habillées en civil qui essayent tant bien que mal de continuer les œuvres apostoliques. Comme on le verra plus loin, elles sont relativement épargnées par le conflit. En revanche, les maisons de Bruxelles, où le généralat a trouvé refuge en 1901, et surtout celles de Menin et d'Yvoir, fondées en 1901, sont frappées par l'invasion de la Belgique par les troupes allemandes en 1914 et par l'occupation ennemie qui en découle.

- Bruxelles :

Bien que la ville soit occupée par les Allemands dès leur entrée le 25 août 1914, le Cénacle bruxellois ne semble pas avoir particulièrement souffert au cours de cette période qui ne prend fin qu'après la signature de l'armistice. Les lettres et cartes qui sont envoyées font plus état des santés des différentes sœurs que des conditions de séjour des troupes ennemies. Aucun problème dans leurs relations avec les autorités allemandes n'est signalé, et les retraites individuelles ainsi que les autres œuvres se poursuivent.

Cependant, la majorité des religieuses sont rapatriées en France par la Croix Rouge en 1917 comme de nombreux autres habitants concernés par l'évacuation obligatoire du pays. Deux groupes quittent Bruxelles dans la seconde moitié de septembre 1917. Les sœurs font halte à Enghien, où elles sont hébergées pendant huit jours chez les Sœurs de Nazareth car suite à des problèmes le train pour la France n'est pas sûr de partir. Le voyage se déroule sous la surveillance des Allemands puis des Suisses avec des infirmières de la Croix Rouge. Malgré une inspection des bagages par les autorités allemandes avant le départ qui oblige les sœurs à laisser certaines choses derrière elles, le trajet se passe bien. Elles sont toutes très émues lorsqu'elles entrent en France, notamment à Lyon, car beaucoup d'entre elles ne sont plus revenues depuis leur départ précipité de 1901.

- Menin :

La communauté de Menin est celle qui est la plus touchée par l'occupation allemande et cet épisode a beaucoup marqué les sœurs. En effet, elles ont raconté cette période avec force détails dans plusieurs journaux : les Mères Madeleine Scrive, Marguerite Constant et Fernande Le Mintier ont laissé des souvenirs très précis, en particulier cette dernière qui a décrit minutieusement au jour le jour les péripéties de l'occupation allemande.

L'ambiance festive d'août 1914 ne laisse absolument pas présager l'arrivée des Allemands. La France, l'Angleterre et leurs soldats sont acclamés partout et les drapeaux hissés sur les maisons, y compris au Cénacle. Dès les premiers jours, la supérieure générale ayant mis les trois maisons de Belgique à la disposition du gouvernement pour y installer des ambulances, des cours préparatoires sont assurés par un médecin et suivis par la gent féminine de Menin. Une ambulance est installée dans une maison proche du Cénacle, au Moulin St Jean, et la supérieure envoie une sœur pour aider à soigner les blessés toujours plus nombreux. Deux religieuses de chœur et quelques coadjutrices ont pour mission de superviser l'ambulance, tandis que les soins matériels et les opérations sont assurés par des sœurs gardes malades, des ambulanciers et des soldats de la garde civique. Les blessés qui ont besoin de soins spéciaux ont droit à des chambres particulières, et les autres doivent se contenter de dortoirs. Dès le début des hostilités, l'ambulance accueille des soldats belges volontaires qui ont été blessés par leurs compatriotes à la suite d'une méprise...

Les nouvelles sur les opérations militaires font rapidement défaut, et l'angoisse qui se répand chez tous les habitants cède bientôt la place à la panique. L'hébergement de six conscrits belges qui reviennent du front et le qualifie de « boucherie » est loin de rassurer les esprits. Le 23 août, de fortes canonnades se font entendre tout au long de la journée, et les drapeaux belges et français sont immédiatement décrochés des maisons. Quelques jours plus tard, les bruits de l'avancée des Allemands vers Paris suscitent de nouvelles montées d'angoisse. Mais malgré ces moments difficiles, le soin des blessés se passe bien, et lorsqu'ils sont guéris et partent pour le front, les soldats tiennent à remercier la communauté en se

rendant utiles. Ainsi, l'un coud un drap, un autre jardine tandis qu'un troisième et un quatrième qui sont peintres repeignent de vieux meubles.

Le mois de septembre se caractérise par de nouveaux mouvements de panique et la circulation de bruits non fondés. Le 2 octobre, le bourgmestre de Bruxelles annonce que les eaux de la ville ont été empoisonnées par des espions allemands, mais il s'avère rapidement que c'est une fausse nouvelle. Toutefois la présence d'espions sur le territoire belge est vraie, puisque plusieurs d'entre eux sont arrêtés et fusillés en septembre, dont le propre chauffeur du roi Albert. Les journaux des religieuses du Cénacle contiennent de nombreux détails sur ces espions et sur les fusillades des civils par les Allemands, ce qui montre bien que la peur est partout. Voici comment la Mère Le Mintier décrit l'ambiance au début d'octobre : « Les gens s'agitent diversement, les uns par curiosité courent de tous les côtés pour voir ce que c'est qu'un Uhlan. Les autres, saisis d'une crainte exagérée amplifient tellement le moindre évènement qu'à les croire nous verrions se renouveler les faits les plus effroyables de l'Antiquité barbare ».

Les Allemands entrent à Menin le 6 octobre au beau milieu de la procession annuelle du Rosaire qui ne survit guère à cette arrivée soudaine puisque tous les participants rentrent immédiatement chez eux, et le lendemain la Mère Constant parle « d'inondation prussienne » lorsque 30 000 soldats défilent dans les rues. Le lendemain, les religieuses assistent au passage éclair de soldats anglais avec des mitrailleuses qui tirent sur une patrouille allemande. L'ambulance devient allemande à leur arrivée, et les blessés sont transportés à l'hôpital civil. Les sœurs regrettent cependant de n'avoir soigné aucun soldat français.. À partir de ce moment-là, la maison se transforme petit à petit en caserne militaire, car les autorités allemandes ne cessent de réquisitionner des lits, et la vie des sœurs devient très agitée. Le mot « invasion » revient d'ailleurs à plusieurs reprises dans leurs lettres et journaux. Le 18 octobre, elles assistent plus mortes que vives à une visite nocturne de soldats allemands qui les menacent et fouillent la maison de fond en comble, croyant qu'elles cachent des soldats français. Il y a un va-et-vient constant de militaires allemands qui s'installent avec des voitures et souvent avec des chevaux installés dans la cour faute d'écurie. Ces mouvements créent un climat « indescriptible » chez des religieuses qui d'ordinaire vivent cloîtrées et ne sortent presque jamais. Elles ont décrit minutieusement l'activité incessante qui a lieu dans la cour de la maison, avec le chargement et le déchargement des voitures qui sont lavées, brossées et astiquées, les repas bruyants des ordonnances, l'accrochage des quartiers de viande aux colonnes du préau par les cuisiniers qui courent plus d'une fois après des canards qui sont sortis du sac où ils étaient enfermés... La Mère Le Mintier a recensé le nombre de soldats logés au Cénacle entre octobre 1914 et juillet 1917, ce qui permet de se faire une idée de l'activité qui règne dans la maison. Au total, elle estime que 9200 militaires y sont passés, avec un maximum en janvier et mars 1915 qui voient défiler respectivement 1360 et 1280 d'entre eux... Au fur et à mesure de l'arrivée de soldats, les sœurs doivent céder leurs chambres et dormir dans le corridor. À cette épreuve s'ajoutent les réquisitions de draps, de couvertures, de vin et d'œufs, et les inondations qui à deux reprises, en janvier et en décembre 1915 touchent la cuisine suite à une crue de la rivière voisine et obligent les sœurs à pomper...



Dessin du casque du Commandant Esser au quartier au Cénacle de Menin par la Mère Le Mintier

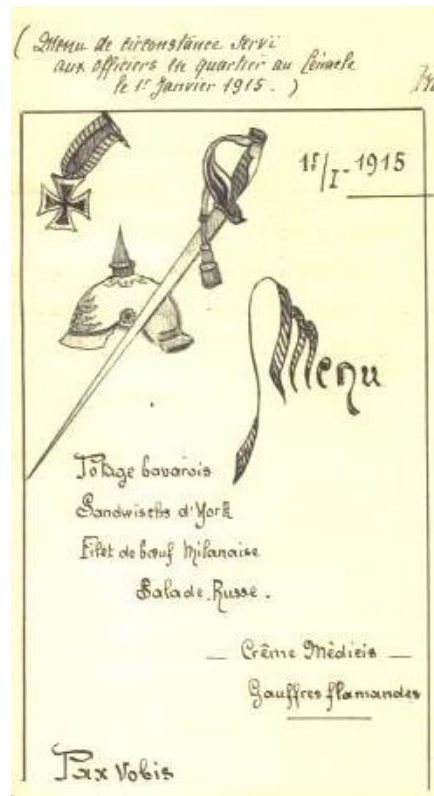


Vue de la cour sous occupation allemande

Cependant, les officiers se comportent généralement bien, même si certains se montrent parfois impolis et se plaignent de la lenteur du service et de ce que le café est trop froid. L'entrée de la cuisine leur étant interdite, les sœurs préparent les repas selon les instructions du chef de cuisine qui sont ensuite servis aux officiers, notamment de la garde impériale, par les ordonnances. Les soldats sont surveillés par leurs supérieurs ainsi qu'un juge d'instruction qui viennent à plusieurs reprises interroger les sœurs sur leur conduite. La discipline est de rigueur pour des militaires, même dans les moments de détente ! Quelques incidents sont cependant à déplorer lors l'anniversaire du Kaiser le 25 janvier 1915. La soirée est très arrosée, et deux soldats se tirent des coups de revolver. Le lendemain, deux sous-officiers se battent en duel sous les fenêtres des sœurs.

En ce même mois, malgré les protestations de la supérieure, un casino est installé avec une cantine, une salle de jeux et un cabinet de lecture. Le bruit des premiers jours suivants son ouverture décide la supérieure à se plaindre auprès de l'état-major. Cet épisode se termine en faveur du Cénacle, puisque le Général en chef fait une visite le 30 janvier et décide de fermer la cantine et d'interdire les boissons alcoolisées. On voit donc que les autorités militaires se montrent compréhensives vis-à-vis des occupés. Cette compréhension va parfois même jusqu'à l'amitié, car les sœurs se lient avec un soldat strasbourgeois qui leur rend de petits services et passe ses soirées au Cénacle sous le prétexte de leur donner des leçons

d'Allemand. Lorsque les soldats partent pour le front, elles ne peuvent s'empêcher d'être émues alors que, selon les mots de la Mère Le Mintier, « ce sont pourtant des ennemis ».



Reproduction du menu servi aux officiers logés au Cénacle de Menin le 15 janvier 1915 par la Mère Le Mintier

Grâce au logement des soldats, les sœurs glanent des détails sur le quotidien des soldats, notamment dans les tranchées, et sur la démoralisation progressive des troupes allemandes. En août 1915, les soldats ne veulent plus aller au front tellement c'est l'enfer. Les visites régulières de soldats de retour du front ayant logé au Cénacle permettent aux religieuses de se rendre compte de leurs conditions de vie. Elles s'en rendent compte aussi lorsqu'elles voient des soldats revenir de l'horreur des champs de bataille : « Fantassins, cyclistes, ambulanciers, on voit de tout, passant mouillés de boue jaunâtre jusqu'à la ceinture, ils se traînent plutôt qu'ils ne marchent, les figures sont havres, défaits...c'est une vision lamentable » raconte la Mère le Mintier en décembre 1914. C'est l'époque de la bataille des Flandres, et les pertes humaines sont considérables. Les canonnades sont quasiment incessantes tout au long de l'occupation, aussi bien le jour que la nuit, et les habitants vivent dans la peur d'être bombardés dans leur lit. Comme le note la Mère Le Mintier dans son journal en février 1915, « tout continue à se faire avec l'accompagnement du canon ». La Mère Marie Choquet, supérieure de la maison, écrit dans une lettre du 22 novembre 1914 qu'elles ont entendu le canon 26 jours et 26 nuits de suite, ce qui donne une idée des conditions de vie au cours de cette période. Mais les soldats continuent à arriver et à repartir régulièrement, jusqu'à leur départ qui semble définitif en septembre 1915. La porte de la clôture est remise en place, mais pour une courte durée, puisque la caserne est réinstallée en janvier 1916 au grand désespoir des sœurs qui voient également avec consternations un panneau indiquant « Soldatenheim » être affiché au-dessus de la porte d'entrée. À partir de cette date, le mouvement dans la maison est amplifié, car en plus des soldats elles reçoivent une cinquantaine de petites filles pour le catéchisme, plus d'une centaine de jeunes filles et le même nombre de collégiens pour des retraites, ce qui donne « un mouvement ininterrompu qui fait éprouver quelque chose comme un vertige ». On le voit, l'occupation allemande n'entrave pas l'activité apostolique de la congrégation qui continue à être dynamique, et les sœurs parviennent à conserver une vie

de communauté grâce notamment aux prédications de prêtres. La chapelle est aussi utilisée par le collège voisin pour les messes dominicales et les premières communions. Les religieuses sont cependant continuellement dérangées par les Allemands qui à partir de la fin de 1916 se montrent plus sévères. Ils veulent perquisitionner la maison pour chercher des provisions, ou demandent une liste avec les noms et les âges de tous ses habitants.



Un exercice militaire dans la cour

L'agitation des autorités allemandes fait bientôt place à des bruits d'évacuation en raison du recul de leurs forces militaires en Belgique. Les premiers civils sont évacués le 9 juin 1917. Le Cénacle reçoit quant à lui un premier avertissement officiel de la préparation du départ le 17, et les sœurs s'empressent dans les jours suivants de faire les paquets et de cacher ce qu'elles peuvent, comme les bronzes et le cuivre qui sont dissimulés dans la sacristie. Elles donnent aux pauvres ce qu'elles peuvent faire sortir de la maison sans attirer l'attention. Mais une nouvelle épreuve les attend, car dès le lendemain des agents de la police secrète, « cambrioleurs de profession » selon la Mère Le Mintier scandalisée, viennent perquisitionner la maison et découvrent du vin, du blé et de l'huile cachés, autant de produits interdits qui entraînent la pose de scellés et l'infliction d'une amende de 1000 marks. Les jours suivants se déroulent dans une atmosphère bruyante qu'a décrite la Mère Le Mintier : « le bruit des canons qui tonne sans arrêt, le ronflement des avions nombreux qui survolent continuellement, le mouvement vertigineux et non interrompu des automobiles, des trains d'artillerie, des troupes, des patrouilles, des estafettes hors d'haleine qui se croisent en tout sens ». On comprend alors que le départ des sœurs pour la France le 2 juillet 1917 dans un train de la Croix Rouge les soulage considérablement, car elles quittent un pays en alerte pour retrouver leurs consœurs belges et françaises. La maison est quant à elle fermée définitivement.

Arrivées à Bruxelles où elles retrouvent avec une grande joie leurs consœurs et le gouvernement général, elles y restent jusqu'en septembre et occupent la maison des retraitantes. Elles sont ensuite séparées en plusieurs groupes et parent rejoindre des sœurs ou amis à Enghien, Evian, Yvoir ou en France.

- Yvoir :

La situation dans cette communauté est à peu près semblable à celle de Menin avant l'arrivée des Allemands. Une ambulance est installée le 5 août 1914, et la crainte est présente dans tous les esprits. Les civils sont exposés à des fusillades qui font quelques dégâts dans la

maison du Cénacle. Mais l'entrée des troupes allemandes dans la ville l'affecte peu, car l'évêque obtient des autorités que les couvents cloîtrés ne soient pas occupés. En revanche, plusieurs familles de réfugiés sont accueillies.

Une partie des sœurs sont évacuées en décembre 1917, mais celles qui sont restées ont laissé des détails précieux sur le départ des Allemands après l'armistice du 11 novembre 1918. À partir du mois d'octobre, la ville voit défiler de nombreux cortèges de soldats accompagnés par des prisonniers français qui portent leur matériel. Le 11 novembre, l'affichage de la signature de l'armistice rend les habitants perplexes car ils ont du mal à y croire. Mais dès le lendemain le déménagement des Allemands s'accélère, et partout des soldats se mettent en marche pour rentrer à pied car les trains sont bondés. Les jours suivants des prisonniers français qui ont été abandonnés par leurs geôliers sur les routes arrivent et sont accueillis avec enthousiasme. Ils sont souvent dans un état pitoyable car ils sont exténués et meurent de faim, mais ils se montrent néanmoins fort serviables et aident les sœurs pour le service et le nettoyage. Pendant quelques jours, Français et Allemands se croisent sans qu'il y ait d'incidents. Enfin, l'entrée des Alliés suscite de grandes manifestations de joie. Les sœurs voient défiler avec curiosité des militaires australiens, écossais et indiens, et cette cohabitation de différentes nationalités accentue la joie de la libération et du retour progressif au calme.

### 3) Les communautés françaises :

Le Cénacle n'existant plus officiellement en France, ce sont des sœurs plus ou moins isolées qui vivent les années de guerre, et la situation varie selon les villes.

- Lyon :

En 1914, la maison de Fourvière est une pension, mais elle se vide après la déclaration de guerre. Les événements qu'elle a connus ont été racontés par la Mère de Valence à la Mère Buisson, dans une lettre de janvier 1919. Le 12 août 1914, l'état-major d'un régiment territorial, composé d'un colonel, de 25 officiers, d'ordonnances et d'un planton, s'installe dans la maison jusqu'au 11 novembre de la même année. Les ordonnances s'occupent des chambres et servent à table et un officier de subsistance aide à l'approvisionnement en nourriture. Le 5 septembre, la municipalité vient demander si la maison consent à installer une ambulance. Après réflexion, la responsable accepte d'en organiser une au numéro 3 de la montée de Fourvière à condition de n'avoir aucun personnel étranger. Le bâtiment est rapidement organisé, et des dortoirs, une salle de pansement et une lingerie sont installés. Pour ce qui est du personnel, une Sœur de Bon Secours est l'infirmière major et une de St Philomène est chargée de la lingerie, tandis qu'un père jésuite est aumônier. À partir de l'automne 1916, un nouvel administrateur, M. Gauthier, arrive et vient compléter le personnel.



Trois blessés en 1914

Les premiers blessés arrivent le 27 septembre de Charleroi et de Toul. La vie s'organise, et l'accueil de ces soldats n'empêche pas les sœurs de faire leurs retraites ni d'accueillir quelques groupes de retraitants de temps à autre. D'ailleurs, les blessés participent volontiers aux cérémonies religieuses, et plusieurs d'entre eux sont baptisés ou font leur première communion au cours de leur séjour à Fourvière. En février 1915, le nombre de lits de l'ambulance passe à 40, et la maison accueille aussi des familles venues rendre visite à des parents soignés dans des hôpitaux de la ville. Puis, en février 1916, de nombreux réfugiés d'Arras s'installent également à l'ambulance. L'ambiance est calme, et des moments de détente viennent rompre la monotonie des soins. Ainsi, les soldats donnent une séance de spectacle en janvier 1915. De même, une belle cérémonie militaire suivie d'un repas a lieu dix mois plus tard à l'occasion de la décoration de deux soldats. Malgré une tentative de fermeture en octobre 1916 de la part des Allemands qui la trouvent trop cléricale, l'ambulance tient bon tout au long de la guerre et n'a à déplorer que peu de décès chez les blessés. Toutefois, les problèmes d'approvisionnement, notamment en charbon, qui se font sentir au début de l'année 1917 durcissent les conditions de vie. En novembre, l'huile devient introuvable et des épidémies de rougeole et de petite vérole se déclarent, avant l'arrivée de la grippe espagnole en 1918 qui ne fait heureusement aucune victime dans la maison.



L'ambulance de Fourvière



- Les autres communautés :

À Nancy, Bordeaux, Versailles et Paray-le-Monial, des ambulances sont également installées mais ne viennent pas perturber la vie religieuse. Dans cette dernière maison, les retraites se poursuivent malgré l'accueil de blessés et de nombreux réfugiés venus de Paris et de Nancy. À Versailles, la communauté peut faire sa retraite en 1917 et 1918 dans une immense propriété appartenant aux Jésuites qui abrite également une ambulance et une école. Les mitraillades des avions le jour et les canonnades la nuit rendent le séjour un peu difficile, mais les retraites se déroulent aussi bien que possible.

Au château de Courcelles, dans la région parisienne où des sœurs ont trouvé refuge pendant la dispersion, une ambulance est aussi installée avec cinquante lits. Après la bataille de la Marne en septembre 1914, quelques apostolats reprennent malgré les bombardements nocturnes.

À Lille, la situation est plus difficile car la ville est occupée par les Allemands entre octobre 1914 et octobre 1918 et est en partie détruite par des bombardements et une explosion particulièrement meurtrière d'un dépôt de munition. Les archives ne mentionnent que peu la vie des sœurs, mais une Lilloise qui écrit à une sœur pendant l'occupation décrit les conditions de vie : « La musique ennemie, la sonnerie des cloches pour leurs victoires, les pillages, l'incendie, les bombardements, la grande explosion [celle du dépôt de munition], les canonnades de nuit et de jour depuis le 4 octobre 1914. L'enlèvement des femmes, des otages, des civils ; les amendes, la prison, les tortures, le travail forcé, les punitions de tous genres, voilà le régime de nos régions envahies, en y ajoutant les plus grandes privations matérielles ». Dans de telles circonstances, la vie des sœurs restées à Lille a dû être pénible.

Le conflit est donc éprouvant pour toute la congrégation, y compris pour les sœurs des communautés italiennes, anglaises et américaines qui, même si elles vivent à l'abri de l'invasion allemande, sont coupées du généralat pendant quatre ans et ne cessent de s'inquiéter pour celles dont le territoire est occupé.

Cependant, l'évacuation de la Belgique en 1917 permet au moins le retour d'une partie des sœurs dispersées et du costume du Cénacle en France. La vie régulière peut reprendre à partir de 1919, grâce à la réintégration des maisons de La Louvesc, Lyon, Paray-le-Monial, Amiens et Bordeaux. De plus, l'élection d'Achille Ratti, ancien chapelain de Milan, conservateur de la bibliothèque ambrosienne de cette ville et très lié au Cénacle, au trône de St Pierre en 1922 sous le nom de Pie XI permet une réelle avancée de la cause de la Mère Thérèse Couderc.

*Sources :*

*Archives générales du Cénacle, sous-série 11 G 9 à 12*

*Chronologie de la Première Guerre mondiale, disponible sur [http://www.curiosphere.tv/guerre14\\_18/](http://www.curiosphere.tv/guerre14_18/)*

*La Première Guerre mondiale en Belgique, disponible sur <http://www.cherchons.be/premiere-guerre-mondiale-belgique.php>*